



Les archives d'Hep Taxi : Christophe dans le taxi de Jérôme Colin : l'interview intégrale

Christophe : Bon, ben allons-y puisque je ne peux pas conduire ma C6 tranquille, je conduis aussi bien que vous. Emmenez-moi dans votre carrosse, essayons de...

Jérôme Colin : Carrosse !

Christophe : Essayez de me changer les idées puisqu'on m'interdit tout.

Moi je suis un homme de voyage qui aime s'arrêter au feu vert !

Jérôme Colin : Vous n'allez quand même pas partir en voiture sans permis !

Christophe : On ne peut plus rêver, non ? Ça fait quand même partie de... Et puis la nuit, les interdits, tout ça c'est quand même... Ecoutez, moi, le permis à point, vous ne l'avez pas. C'est moi qui...

Jérôme Colin : Ça fait 10 ans qu'on vous l'a retiré.

Christophe : Oh, 10 ans.

Jérôme Colin : Vous aviez fait le con.

Christophe : Le con... non, disons c'est vrai que j'étais un petit peu rapide la nuit sur les autoroutes, parce que je voyageais beaucoup la nuit, je suis un homme du voyage, et en fait, le voyage qui en apaise, le voyage où on va se reposer un peu, Barcelone, je me suis souvent fait prendre sur la route de Montpellier, à 240, oui mais personne ! Non, personne. Mais quand je vois des fois des gens ici qui prennent le virage là ! Des fois, c'est plus dangereux à 5 à l'heure, la façon dont ils conduisent, je les vois, moi.

Jérôme Colin : Vous, vous n'aimez pas les règles monsieur.

Christophe : Ah moi je ne suis pas dans les règles. Moi je suis un résistant. Et je suis attiré par des gens comme Oscar Wilde, Marcel Gauchet, des gens comme ça, des gens qui m'apprennent des choses, qui me font découvrir des choses, qui parlent de la vie, qui parlent même de la mort, des choses qui donnent du plaisir, chaque instant, chaque seconde. C'est très beau, ici.

Jérôme Colin : C'est joli, hein.

Christophe : C'est la rue Campagne Première.

Jérôme Colin : Oui, Campagne Première ici.

Christophe : Oh là y'a un feu vert, on va s'arrêter, ce serait bien.

Jérôme Colin : Au feu vert ?

Christophe : Oui. Moi j'adore m'arrêter au feu vert. Parce que d'abord tiens, si on s'arrêtait au feu vert...

Jérôme Colin : Bon, on s'arrête au feu vert.

Christophe : Vous allez vous arrêter. Eh bien ici, là où on est arrêté, Godard, « A bout de souffle », Belmondo, Seberg par terre là à 2 mètres devant. C'est la dernière scène.

Jérôme Colin : La dernière scène d' « A bout de souffle » c'est là ?

Christophe : C'est ici qu'il a tourné. Grandiose, non ? Man Ray ici.

Jérôme Colin : Qui a habité ici ?

Christophe : Man Ray, oui.

Jérôme Colin : Vous savez que c'est la première fois que j'emmène mon taxi à Paris ?

Christophe : Oui, je sais que c'était une façon d'être en décalage aussi.

Jérôme Colin : C'était intéressant pour moi de venir à Paris parce que par exemple mon taxi ne s'était jamais posé sur l'endroit où Belmondo tourne dans « A bout de souffle ».

Christophe : Voilà, c'est vrai qu'on aurait pu faire un très beau voyage aussi en Belgique parce que, je le dis, comme beaucoup de Français le disent, on adore. On adore parce qu'il y a une magie. Peut-être que je vais aller habiter en Belgique.

Jérôme Colin : Mais non !

Christophe : Oui, comme ça, vous n'allez pas m'emmerder quand je prends ma C6. Parce que je vais la prendre et... Oh tiens ! Une jolie voiture encore là.

L'ivresse de partir en voiture

Jérôme Colin : Ça vous plaît ça.

Christophe : J'aime les voitures.

Jérôme Colin : Et donc on vous a privé de votre plus grand plaisir avec ce permis ?

Christophe : Non, le plus grand plaisir, c'est quand même l'amour, hein. L'amour qui donne justement l'envie d'être un touche à tout. Le touche à tout. Mais on m'a privé non seulement d'un plaisir mais d'une richesse qui redonne et qui dégage la tête du travail qu'on fait, parce qu'on travaille beaucoup, on travaille



énormément, on s'use beaucoup, on est un peu comme des boxeurs, on donne beaucoup d'énergie dans notre travail. Donc, on a besoin d'être récompensé, et ma récompense c'était de partir avec un baluchon à Barcelone, partir dans le Luberon...

Jérôme Colin : En voiture.

Christophe : A Antibes. Avec ma femme et ma fille. C'est-à-dire l'ivresse... Et moi, des fois, c'est pour vous dire que je ne sais jamais où je vais, j'étais à 200 sur l'autoroute, tranquille, et tout à coup il y a Nice Côte d'Azur, et à droite Barcelone. Donc là, j'ai fait ça... j'avais ma famille avec moi, parce qu'on était parti pour aller à Antibes et j'ai fait : oh puis non, Barcelone !

Jérôme Colin : Mais ça c'est vivre vite, c'est dangereux. C'est chouette, mais c'est dangereux.

Christophe : Oui j'ai l'impression d'être un peu au ralenti. Mais enfin bon.

Jérôme Colin : Vous voulez que je roule plus vite ?

Christophe : Non. J'aime bien. Alors là, vous savez où on est là ? On est boulevard Raspail, et là je fais les vitrines la nuit.

Jérôme Colin : Les magasins sont fermés.

Christophe : En principe, quand je vais à un rendez-vous, cette trajectoire-là, regardez, j'ai toujours mon appareil photo, que je n'ai pas là parce que j'étais parti pour un long voyage en voiture.

Jérôme Colin : Votre C6.

Christophe : Et puis, en principe je filme, vous voyez parce qu'elles changent toujours les vitrines, les objets changent, les fringues changent, par contre j'ai le mec qui klaxonne, il ne change pas...

Jérôme Colin : Non, il y en a toujours à Paris.

Christophe : Ils aiment faire du bruit quoi. C'est terrible.

Vivre la nuit et faire des photos

Jérôme Colin : Vous savez quoi ? Regardez ce que je vous ai mis là. Un appareil photo.

Christophe : C'est bien ça !

Jérôme Colin : Vous faites ça sur scène, hein ?

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Vous faites des photos avec un appareil jetable et vous le jetez dans le public.

Christophe : Attendez, je regarde si ça marche, juste devant la caméra, pour la troubler. (*Il fait une photo*).

Jérôme Colin : La tuer.

Christophe : La caméra...

Jérôme Colin : Oui, elle est grillée. C'est bien.

Christophe : Donc, alors si vous permettez...

Jérôme Colin : Faites-moi des photos, hein.

Christophe : On va quand même passer... Ah oui. Y'en a qu'un ?

Jérôme Colin : Oui.

Christophe : Bon, ça va être juste. On va quand même passer devant l'hôtel Lutetia. Parce que moi, j'aime les bars, j'aime le Raphaël avant tout parce que pour moi un des meilleurs barmen, c'est Bertrand qui se trouve à l'hôtel Raphaël, mais aussi notre ami du Lutetia qui est un mec... les bars, c'est une ambiance. Mais moi je vais dans des bars, je ne vais pas dans les salons. J'aime être au bar. Oui, j'aime être près d'eux.

Jérôme Colin : Mais vous vivez vraiment la nuit ?



Christophe : Ben regardez, je commence là.

Jérôme Colin : Vous commencez votre journée ?

Christophe : Tout à l'heure, j'étais au premier repas de...

Jérôme Colin : Vous vous levez à quelle heure, tous les jours ? Honnêtement.

Christophe : Aujourd'hui, je me suis levé à 17h30.

Jérôme Colin : Depuis combien de temps vous faites ça ?

Christophe : Oui, mais à 20h, ce matin à 8h du matin j'étais encore sur ma table en train de faire un générique pour France Culture, c'est quand même pas dégueulasse.

Jérôme Colin : Ah oui.

Christophe : Oui, des gens de qualité. Et donc, j'étais en train de figoler le générique, j'ai fait le générique de l'émission de Max Armanet, justement un peu comme ça un débat entre deux hommes de qualité, ça peut être Cyrulnik, Gauchet... Moi. Que des gens de qualité.

Jérôme Colin : Donc, vous vous couchez à 8h du mat tous les jours et vous vous levez à 17h30.

Christophe : Non, franchement quand je peux me coucher à 4h30, 5h, je kif parce que je me dis : ah tu t'es couché de bonne heure.

J'ai toujours vécu la nuit

Jérôme Colin : Pourquoi vous vivez la nuit ?

Christophe : Parce que la nuit c'est la lumière. *(il prend une photo)* Ah, je vais quand même les faire... Elles sont jolies.

Jérôme Colin : Oui, mais c'est la fenêtre.

Christophe : Non, c'est bon. Hop. C'est bien cet appareil. Voilà, c'est ça en fait. Ma fille est photographe, Lucie, photographe très pointue, très dure, très difficile, comme j'aime quoi. C'est elle qui a fait les photos, tout ce qu'on a vu dernièrement sur tous les journaux et moi j'aime aussi cette photo, mais cette photo attrapée dans l'instant...

Jérôme Colin : Volée.

Christophe : L'instantané. Mais c'est souvent pour ne pas oublier naturellement, ça il faut faire développer, puis je ne travaille pas du tout au portable, je travaille toujours avec ma caméra, qui filme, qui fait des photos ou qui fait du son, et donc c'est des repères pour revenir, je dis tiens, j'aime bien ces tables-là, elles sont belles, sinon je les oublie.

Jérôme Colin : Photographier.

Christophe : Oui. J'oublie.

Jérôme Colin : Allez, la nuit honnêtement, c'est pourquoi ? Pourquoi à un moment vous avez switché et vous avez décidé de vivre la nuit ?

Christophe : J'ai jamais switché.

Jérôme Colin : Vous avez toujours vécu la nuit ?

Christophe : A l'âge de 15 ans, quand j'ai commencé à partir sur toute la France en stop et à me retrouver au Cap d'Antibes en train de chanter du blues, en m'étant arrêté... j'ai dormi sur le banc à Marseille, sur un banc à Toulon, sur un banc... c'est pour ça que j'aime les bancs, on dort très bien sur les bancs, avec mon sac de couchage. Donc, j'ai voyagé la nuit en stop, j'ai dormi, des fois pour me planquer des voitures, dans les fossés, j'avais ma guitare, mon sac de couchage, une radio, un transistor...

Jérôme Colin : C'est vrai ?



Christophe : Pour écouter « Salut les Copains » tous les jours. Oui, voilà. Je gagnais ma vie en chantant un peu... j'ai toujours ma guitare avec moi.

Jérôme Colin : Je vois ça. Et qu'est-ce que vous y trouvez la nuit ? Qu'est-ce que vous trouvez la nuit que vous ne trouvez pas le jour ?

Christophe : C'est pas une question de ne pas trouver, c'est une question que même le jour on trouve des choses en musique, mais je ne suis pas un héros, un héros ce n'est pas le mot, je ne suis pas surhumain, je ne peux pas vivre et la nuit et le jour.

Jérôme Colin : Parce que votre vie sociale, elle est limitée si vous vivez la nuit.

Christophe : Ça, c'est un truc... c'est sûr, mais ça a toujours existé, les marginaux.

Jérôme Colin : Vous êtes un marginal ?

Christophe : Ma vie sociale, comment... non, même au petit déj, moi je suis abonné à deux quotidiens, bon, je les traverse comme ça, quand je me réveille, comme ça c'est un peu une façon d'être... une façon de voir...

Jérôme Colin : Ça ne vous paraît pas anormal d'être à l'envers ?

Christophe : Non, pas du tout, non ça ne me paraît pas anormal. A l'envers ? Non je ne me rends pas compte que je suis à l'envers, pour moi je suis à l'endroit.

Jérôme Colin : C'est les autres.

Christophe : Non, les autres... on est tous à l'endroit mais chacun, comment... personne ne fait l'amour de la même façon.

Jérôme Colin : Non.

Christophe : N'est-ce pas ?

Jérôme Colin : C'est vrai.

Christophe : Ce qui compte c'est de laisser les gens faire l'amour comme ils ont envie.

J'aime les églises mais pas pour Dieu

Christophe : Qu'est-ce qu'il se passe là ? Attendez voir !

Jérôme Colin : De la musique.

Christophe : Y'a un truc là. De la musique. Hop là. C'est ça qui est bien ici. Ici, c'est Les Deux Magots...

Jérôme Colin : Les Deux Magots !

Christophe : Les Deux Magots.

Jérôme Colin : Saint Germain des Prés.

Christophe : Voilà. Là c'est l'église où on a... où il y a eu la cérémonie d'Alain.

Jérôme Colin : D'Alain Bashung, exact. Vous y étiez ?

Christophe : Non, je ne suis allé qu'au cimetière. A la fin, juste à la toute fin.

Jérôme Colin : Pourtant les églises, c'est votre truc...

Christophe : Oui, c'est vrai. Mais pour être franc, c'était 11h du matin, et de toute façon moi c'est pas mon truc. J'aime pas. J'aime les églises pour le bonheur, pour le plaisir de voir la beauté, l'art, parce qu'il y a toujours des tableaux, il y a toujours des choses, surtout dans ces petites églises.

Jérôme Colin : Pas pour Dieu ?

Christophe : Comment ?

Jérôme Colin : Pas pour Dieu ?

Christophe : Non.



Jérôme Colin : Vous n'aimez pas les églises pour Dieu ?

Christophe : Non, pas pour Dieu. Pour quelque chose de mystique mais qui est très surréaliste.

Jérôme Colin : Vous avez une croix au cou quand même.

Christophe : Oui, j'aime les croix, ça n'empêche pas. Chez moi, j'ai une Vierge Noire. Peut-être, c'est peut-être des choses... mes grands-parents italiens sont arrivés en France à l'âge de 20 ans, on a quand même ses marques là, ma grand-mère, elle faisait une croix sur le pain. C'est comme ça. Mais... moi, j'ai été enfant de chœur, en pension.

Jérôme Colin : On vous avait mis en pension ?

Christophe : Oui, j'ai été en pension longtemps, j'ai fait que de la pension. Ah, c'est la rue des Beaux-Arts, c'est beau. Là, c'est une belle histoire. On ne peut pas parler de tout.

Jérôme Colin : On va y revenir alors.

Christophe : Ah oui ? Ce serait bien, je vous raconterais une belle histoire.

Jérôme Colin : C'est vrai ? Cool. On va y repasser alors.

Vous étiez un sale gosse ?

Jérôme Colin : Pourquoi à 15 ans, vous avez fait de la pension ? Vous étiez un sale gosse ?

Christophe : Non. J'étais pas facile, c'est vrai que j'étais quelqu'un qui prenait quand même bien la fuite, qui était réfugié dans sa lessiveuse pour faire du son, quelqu'un qui aimait les endroits déjà un peu sombres, j'étais un peu observateur, j'étais déjà un petit peu, vous connaissez ce film « Le voyeur » ?

Jérôme Colin : Non.

Christophe : Très beau film. Des années 50, un film de je ne sais plus comment il s'appelle, je crois qu'il est en technicolor encore, une œuvre d'art. Donc c'est, voilà, un peu fétichiste, mais bon, l'être humain est fétichiste.

Jérôme Colin : Oui. Et enfant, vous vous sentiez différent ?

Christophe : Non, ce n'est pas ça, mais j'étais toujours en pension parce qu'après la communale, mes parents se sont séparés quand j'avais 12 ans, et c'était la seule... c'était eux, leur choix, donc ben il a fallu s'adapter.

Jérôme Colin : Mais pourquoi vous aimiez la fuite ? Vous étiez fugueur ?

Christophe : J'étais fugueur, oui. Oh la la, j'étais fugueur ! J'en ai fait des trucs. Une fois j'étais en pension, donc on m'amène un lundi, on me dépose, j'attends que la personne qui m'amène parte, et je suis rentré chez moi le samedi, je devais avoir 14 ans, je suis rentré par le métro et le train puisque j'habitais en banlieue, et j'avais passé une semaine hors de l'école, c'était à Levallois, je me souviens.

Jérôme Colin : Vous avez fait quoi ?

Christophe : J'étais très tôt, dès l'âge de 13 ans, 14 ans, j'organisais un peu des boums. Chez moi dans le grenier, il y avait un piano, mon frère Gérard avait fait une espèce de truc de boîte pour faire venir ses potes, des trucs de surboums, et voilà donc... Où est-ce qu'on est là ? Je vous coupe mais où est-ce qu'on est ? Ah très beau ça, très beau design de chaises. Alors là, on est près de chez Gainsbourg.

Jérôme Colin : C'est vrai ? Rue des Saints Pères.

Christophe : Oui, c'est la rue à droite là-bas.

Jérôme Colin : Là-bas ?

Christophe : Oui. Donc, la rue de Lille, puis après la rue à droite... Et là... Oui je suis d'accord... Moi j'aime bien aussi cette heure-là me faire un peu les Quais de la Seine. Vous connaissez les Grands Augustins ?



Jérôme Colin : Non.

Christophe : C'est une merveille, il faudrait qu'on y passe.

Jérôme Colin : C'est quoi ?

Christophe : Voilà la rue...

Jérôme Colin : On peut passer devant ?

Christophe : Tout au bout à gauche, vous voyez, la rue de Verneuil.

Gainsbourg

Jérôme Colin : C'est chez Gainsbourg. Vous connaissiez Gainsbourg.

Christophe : Je l'ai connu un peu. Chez moi. Il est venu à la maison, on jouait au billard... Voilà ici, Gainsbourg.

Jérôme Colin : C'est là ?

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Ah oui, ce mur !

Christophe : C'est un truc de fou.

Jérôme Colin : « *Quand je suis né, tu étais déjà parti. Et pourtant, tu fais partie de ma vie* ».

Christophe : Oui hein. C'est bien qu'on soit passé.

Jérôme Colin : Vous savez quoi ? Ça m'émeut, moi.

Christophe : Et moi donc. Oui parce que ça c'est une merveille. C'est extraordinaire. C'est tout ce que j'aime. Moi j'aime Basquiat. Vous savez qui c'est Basquiat ?

Jérôme Colin : Jean-Michel Basquiat. Un peintre !

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Quelqu'un qui s'est emparé des murs dans la ville aussi.

Christophe : Oui, un génie. De la belle photo. La grille noire, voilà...

Jérôme Colin : C'est que des messages d'amour pour Gainsbourg.

Christophe : Je ne sais pas quelqu'un habite encore là.

Jérôme Colin : Je n'ai aucune idée. Ça représentait quelque chose Gainsbourg pour vous ?

Christophe : Oui. Encore plus pour eux, je crois. Oui ça représentait l'Eau à la Bouche, le cinéma, après une évolution qui m'a... une évolution qui m'a vachement plu mais moi j'étais dans ma musique, c'était plus l'attitude, on parlait d'Oscar Wilde, c'est la même... voilà je ne me pose pas de question. Moi, j'adore David Bowie, mais je ne me pose pas plus de questions que ça.

Jérôme Colin : C'est ça, mais ça vous touche que des gens viennent s'emparer du mur de sa maison.

Christophe : Oui, c'est comme une œuvre d'art. Je ne sais pas si ça plait à la famille mais...

Jérôme Colin : C'est quoi ? C'est l'amour des gens qui vous touche ? Parce que c'est une preuve d'amour.

Christophe : Oui, c'est comme ça. Serge, cette maison, ce qui était bien c'est qu'il a fait quand même des photos dedans, et c'est bien de faire des photos. On peut protéger sa vie privée, oui, mais c'est bien aussi pour faire découvrir vraiment aux gens qui ont est à travers les objets, à travers les couleurs. C'est bien de montrer qu'on a une vie... la preuve, je vis la nuit, ce que j'ai chez moi c'est aussi un truc de fou mais moi je ne serai jamais propriétaire parce que je n'aime pas en fait la propriété.

Jérôme Colin : Vous n'êtes pas propriétaire de votre appart.

Christophe : Non.



Tout ce qui peut vous retenir, c'est pas bon

Jérôme Colin : Les attaches en général, c'est pas bon ?

Christophe : Je suis bien content d'ailleurs, parce que je n'ai qu'une envie, c'est de déménager maintenant. Ça fait... oui, j'ai envie de bouger là.

Jérôme Colin : Vous, la propriété, l'attache, les codes, l'autorité, non. Tout ce qui peut vous retenir, c'est pas bon.

Christophe : Ah non, ce n'est pas bon. Non.

Jérôme Colin : Mais comment un mec comme vous... la société vous l'impose. Comment vous faites pour survivre alors ? Parce que la société vous impose de lui obéir.

Christophe : Elle impose des choses, je suis d'accord. Elle impose des choses. Rue de Beaune, très beau. Elle impose... mais alors, moi, bon c'est un truc que je ne ressens pas du tout... Une petite expo là. J'aime bien les expos qui durent... c'est ça qui est bien la nuit, voilà...

Jérôme Colin : Un petit vernissage.

Christophe : C'est les derniers qui restent. Vous voyez, les derniers de la liste. C'est très important.

Regardez là ! Je ne sais pas, c'est des endroits... rue de Beaune c'est des galeries, c'est le rendez-vous de l'art, des gens qui... Il y a des trucs-,là. Ce qui est bien c'est que la nuit on passe devant des boutiques qui font rêver mais on ne peut pas les acheter, tant mieux.

Jérôme Colin : Vous avez fait fortune ?

Christophe : Non. Non parce que moi je ne suis pas affairiste, donc je n'ai jamais mis de côté. Je pense que j'ai quand même gagné beaucoup d'argent, mais en même temps, dans ma tête ce n'était pas... ce qui compte, avant tout pour moi, la richesse pour moi, c'était de me sentir bien quand je me réveillais, et puis d'avoir la passion jusqu'à aujourd'hui de quelque chose de fort, et puis avec tous ces paramètres-là d'être, d'avoir envie cette envie toujours, d'avoir le regard sur ces boutiques... c'est beau ça, hein ?

Jérôme Colin : C'est magnifique.

Christophe : Quand je vais à Bruxelles, je fais pareil.

Jérôme Colin : La nuit, et vous vous promenez.

Christophe : Pareil. Le Sablon... Sauf que quand je vais à la Place du Jeu de Balle, bon ben Place du Jeu de Balle, ça me plaît, c'est dimanche matin, et là je suis capable, même si je suis zombie, j'y vais, s'il fait beau, parce qu'il y a tous les cafés, on s'assoit, moi je plane bien là, voilà.

Jérôme Colin : C'est marrant parce que vous paraissez être un être assez complexe, et en fait vous aimez juste les choses simples.

Christophe : Oui, je ne sais pas. Je joue aux boules...

Jérôme Colin : Vous jouez aux boules ?

Christophe : Oui, je joue aux boules.

Jérôme Colin : Moi aussi !

Christophe : Ah oui, je joue aux boules.

Jérôme Colin : J'ai des boules dans ma voiture, faites gaffe.

Christophe : Moi j'en ai, j'ai 4 triplettes qui sont en haut, moi je joue depuis l'âge, je vais recommencer à jouer aux Invalides, parce que d'abord pour moi, c'est un sport. Vous jouez aux boules souvent ? Vous jouez en touriste ou vous jouez souvent ?

Jérôme Colin : Je joue en touriste.



Christophe : D'accord, parce ce que moi je joue... J'ai commencé à chanter aussi un peu là. Club des Saints Pères.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Christophe : Oui, Club des Saints Pères.

Jérôme Colin : Quel âge ?

Christophe : Je chantais là, j'avais 16 ans.

Jérôme Colin : A 16 ans, vous faisiez les bars et tout.

Christophe : Oui.

Votre premier disque, c'est à quel âge alors ?

Christophe : A 16 ans.

Jérôme Colin : A 16 ans, votre premier disque. Qui s'appelle ?

Christophe : Au Golf Drouot. Je trainais au Golf Drouot, c'est un album qui est sorti sous le label Golf Drouot, chez Barclay.

Jérôme Colin : Ça s'appelait comment ?

Christophe : Ça s'appelait « Reviens Sophie ». Y'a toujours une histoire de meuf.

Jérôme Colin : Y'a toujours des gonzesses, hein.

Christophe : Oui, « Reviens Sophie », c'était un truc qui était... je ne suis pas content. Mais j'étais content quand même d'avoir mon premier 45 T, super, sur le marché. Parce qu'après...

Jérôme Colin : Ça a fait un flop.

Christophe : Oui, ça a fait un flop.

Jérôme Colin : Ça fait mal ? A 16 ans ? Oui.

Christophe : Donc, franchement, moi j'ai connu dans le regard des autres, ça m'a vachement aidé, la joie que je me sois cassé la gueule. Et quand j'ai fait « Aline » aussi, je parle de mon entourage, j'ai connu aussi la joie de certains, non, pas la haine non plus,...

Jérôme Colin : Quand vous avez fait « Aline »...

Christophe : Oui. C'était dans le même trip de jalousie. La jalousie, c'est ce qui faisait qu'ils étaient contents que je n'aie pas réussi, après la jalousie continuait parce que j'avais réussi. Enfin, réussi... personne n'est à la place de personne... Regardez comme c'est beau. On va passer devant chez Lipp. Ça vous dit quelque chose Lipp ?

Jérôme Colin : Boulevard Saint Germain.

Christophe : Boulevard Saint Germain, c'est merveilleux. On aurait pu aller du côté de la rue Saint André des Arts. Rue Gît-le-Cœur. Aller voir un copain, j'aurais acheté... on peut y aller ? J'aurais pu aller m'acheter un bouquin ou deux.

Jérôme Colin : Allez. Vous me dites où c'est.

Christophe : D'accord.

Jérôme Colin : Votre premier disque, c'est « Adieu Sophie », c'est ça ?

Christophe : « Reviens Sophie ».

Jérôme Colin : « Reviens Sophie ». Votre deuxième, c'est « Aline » ?

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Quel âge vous aviez à « Aline » ?



Christophe : 20. 4 ans après. Parce que ça commence à m'intéresser de ne pas avoir fait, comment, les tops avec.... Ça me plaît bien. Ça permet de prendre de l'assurance et de faire mes premiers pas dans un univers que je ne connais pas, le métier, qui est un métier, hein. Qui est un métier, oui... et puis voilà, en autodidacte j'ai fait mon chemin.

Jérôme Colin : Et « Aline » est née quand ? Comment ?

Christophe : « Aline » est née, je me souviens, chez mes grands-parents, il y avait une boutique sur la grande rue de Juvisy-sur-Orge, désaffectée, à côté de la salle à manger, et je devais retourner en cours, je ne sais plus où, quel endroit, qu'importe, et j'étais assis sur une caisse, il y avait des outils devant, avec ma guitare, j'ai fait Aline, comme ça, c'était une de mes premières chansons en français en fait, parce que je voulais me remettre un petit peu au Yop – il faudra tourner sur la gauche après – le Yop, c'est un petit peu pour moi une façon de créer une espèce de son qui va après être habillé par des étoffes de mots, de mots français.

Le succès, et la passion de la musique

Jérôme Colin : Vous le sentez venir le succès ? Ou ça vous tombe sur le coin de la gueule.

Christophe : Non, je ne le sens pas venir, c'est un truc... il m'est arrivé de le sentir venir, de sentir que j'étais original, après c'est une autre histoire ça. Mais sentir, oui, sentir... c'est un truc qu'on sent, on sent quand on a fait un truc qui est vraiment original. Donc, quand c'est original, moi ce que j'écoute, ce qui me plaît, j'écoutais à l'époque Radio Caroline quand j'avais 14, 15 ans, et puis Salut les Copains. Puis j'écoutais aussi une émission de jazz qui s'appelait Fleuve Profond, Sim Copans, magnifique. J'écoutais des trucs très... Et puis Radio Caroline, anglais, j'ai découvert en avant-première les champions, Animals, tous les grands quoi et là j'ai eu envie, ces derniers temps, de trouver ma radio comme Radio Caroline, la radio qui tue, et j'ai fait sur Internet toutes les écoutes de mille radios, j'ai pris du temps, et j'ai trouvé la radio qui.. je ne dis pas le nom parce que ça fait partie de mes recherches...

Jérôme Colin : Ok. Est-ce que c'est KSWX de Seattle ?

Christophe : Non !

Jérôme Colin : Il faut écouter celle-là.

Christophe : Ah oui ? J'ai bien noté. Je ne vous dis pas la mienne mais la mienne, elle est comment, la mienne c'est... à gauche là...

Jérôme Colin : Et quoi ? Vous devenez riche et célèbre du jour au lendemain ? A 20 ans ?

Christophe : A 20 ans, riche non. Je ne peux pas dire riche.

Jérôme Colin : Vous vendez 1 million de singles.

Christophe : Oui. Après, « Les marionnettes » j'en vends autant, donc coup double. D'ailleurs à l'époque la majorité était à 21 ans, et donc c'est mon père qui...

Jérôme Colin : Qui a pris l'argent.

Christophe : Oui. Mais comment, il est sur son compte l'argent, puis avec mon père c'est carré, quelqu'un de... A un moment, je m'achète une voiture, voilà...Je ne place pas quoi. Je vis comme aujourd'hui.

Jérôme Colin : Et l'amour de la musique, il est venu d'où ? Parce que dans le métier, vous êtes un vrai passionné. C'est vous qui créez vos sons, vos musiques, vos paroles, qui enregistrez, vous avez un studio chez vous, vous êtes un passionné.

Christophe : On va arriver à ... Le Gît-le-Cœur, ça va être bien.

Jérôme Colin : Elle vient d'où, cette passion de la musique ?



Christophe : Moi, je pense qu'elle m'a été transmise par les chanteurs de blues...

Jérôme Colin : Comme ?

Christophe : Elle m'a été transmise par Elvis, elle m'a été transmise par les autres. Les autres mais haut niveau, puis je n'ai pas eu le trac – ah très bel endroit, la rue Gît-le-Cœur. C'est beau. Il y a beaucoup de touristes – Voilà, on va arriver chez Regard Moderne, il est là mon copain.

Jérôme Colin : C'est quoi ? C'est une librairie.

Christophe : (*photo*) C'est une librairie où il y a des trucs coquins.

Jérôme Colin : Coquins ? Non.

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Vous êtes comme ça vous.

Christophe : Ah ben oui. Regardez, c'est une merveille.

Jérôme Colin : On peut y aller là ?

Christophe : On va y aller.

Jérôme Colin : Rue Gît-le-Cœur.

Basquiat, et le talent

Jérôme Colin : Qu'est-ce que vous aimez chez Basquiat ?

Christophe : Chez Basquiat, j'aime bien cette sensation d'avoir quelque chose en commun avec lui.

Jérôme Colin : C'est quoi ?

Christophe : C'est tout.

Jérôme Colin : Quoi ?

Christophe : Cette liberté, cette résistance, cette... quand il y avait un truc qui ne lui plaisait pas, il se cassait.

Jérôme Colin : Vous aussi ?

Christophe : Oui. C'est ça, et puis naturellement son art.

Jérôme Colin : Le talent éclatant.

Christophe : Oui. Et puis, comment, le talent, ce tiroir qui s'ouvre et qui tout à coup se vide.

Jérôme Colin : Vous, vous avez le talent ?

Christophe : Le talent ? le talent, c'est pas un mot qui résonne chez moi, pas du tout.

Jérôme Colin : Non ?

Christophe : Non ce n'est pas le talent qui résonne chez moi, c'est l'originalité. C'est ce que j'aime chez...

Jérôme Colin : Être unique.

Christophe : Et c'est... Être dans un petit peu dans un clan, clan ce n'est pas le mot, c'est le mot du moment, intéressant, où tous les arts se mêlent, s'entremêlent, et puis au bout du compte, chacun repart après dans son truc. Rejeter ou donner ce qu'il a appris. Le redonner.

Jérôme Colin : Vous dites, avec Basquiat, c'est vider le tiroir.

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : C'est quoi ?

Christophe : Dans le fait qu'on a des tiroirs qui s'ouvrent, à des moments qui se ferment, le cerveau c'est un truc, comme... Ah, c'est Quai des Grands Augustins.

Jérôme Colin : Ah c'est ça. Les quais de la Seine.

Christophe : Oui, Quai des Grands Augustins. Voilà. La Seine. Moi j'aime beaucoup la Rive Gauche.



Jérôme Colin : Ah ben oui.

Christophe : Oui, je suis Rive Gauche. Donc... Je ne sais plus ce que je disais.

Jérôme Colin : Les tiroirs qui se vident, on a des tiroirs dans la tête.

Christophe : Oui, des tiroirs qui s'ouvrent, d'autres qui se ferment, d'autres qui n'ont jamais été ouverts, et tout à coup, s'ils s'ouvrent, c'est ce que j'appelle l'inconnu, le miracle en soi qu'on a qui, à un moment comme ça, laisse sortir des choses qu'on n'attendait pas mais font partie de soi-même.

J'ai toujours aimé me faire du cinéma dans la vie

Jérôme Colin : Vous disiez, j'ai été fugueur, un petit peu voyou. Vous étiez voyou ?

Christophe : Voyou non. Voyou... j'étais beaucoup de choses parce que je faisais beaucoup de cinéma, j'ai toujours aimé me faire du cinéma dans la vie de tous les jours, et non pas devant les caméras parce que j'aurais été mauvais acteur, mais dans la vie de tous les jours, j'aime bien être dans... souvent je me suis dit le naturel, il faut le jeter en proie. Il faut le jeter le naturel. Si on est dans le naturel, on n'a plus ce rêve comme ça, ce mélange de l'imaginaire, avec la réalité, qui fait que, tout à coup, on vit des choses...

Jérôme Colin : Vous êtes un personnage.

Christophe : Oui. Moi je me vois toujours en fait dans le regard des autres et dans les gens, c'est ce qui est bien, c'est de croiser effectivement des gens qui vous racontent un peu pourquoi ils aiment votre album, ce qu'ils aiment bien chez vous, on passe du temps donc à les écouter, et ça c'est très enrichissant. C'est une façon de se découvrir, parce qu'on sent qui on est, on sent qu'on aime bien les fringues, on sent que si on prend un peu de bide, on a juste envie de le perdre un peu pour remettre telle chemise blanche, même si elle est un peu large qui va bien, avec un nœud de cravate... Vous voyez ce que je veux dire.

Et les femmes ?

Jérôme Colin : Vous adorez ça, les femmes !

Christophe : Ben, je louche...

Jérôme Colin : Vous voyez un dos nu, vous ne pouvez pas vous empêcher. Moi non plus, hein.

Christophe : Non, mais regardez les chaussures qu'elle a. Elle est bien habillée. Je vais essayer de la prendre en photo, elle va peut-être faire la gueule parce que comment, elle a l'air d'être branchée.

Jérôme Colin : Allez-y. Prenez la photo, il est où l'appareil photo ?

Christophe : Il est là. Regardez... Elle va nous bouder. Hop.

Jérôme Colin : C'est toute votre vie, les femmes ? Ça a été la chose capitale ?

Christophe : Oui, parce que quand j'allais au cinéma, à 13 ans, j'allais toujours, jamais à l'orchestre mais toujours au balcon parce qu'en fait, je ne m'intéressais pas du tout au film, je m'intéressais uniquement aux dessous féminins, ce qui est aussi un film.

Jérôme Colin : Non !

Christophe : C'est un film.

Jérôme Colin : Vous faisiez ça ? Vous matiez au cinéma ?

Christophe : Ben, vous savez quand on a 13, 14 ans, quand on commence à aller l'après-midi, le jeudi après-midi à l'époque, au cinéma – oh, regardez, y'a quelqu'un derrière – c'est quelle adresse ça ? C'est une adresse qu'il faut que je prenne. Rue Mazarine je sais, mais quel numéro ? C'est le combien ici ?

Jérôme Colin : En face c'est le... en face du 25.



Christophe : En face du 25. Ouais, parce que là j'ai vu une glace ! Merde, j'aurais bien aimé... On ne peut pas faire le tour là, on n'a plus le temps, vraiment une glace, j'avais l'impression de la chercher ! On ne peut pas ouvrir un petit peu là ? Non ? La fenêtre ?

Jérôme Colin : Bien sûr, on peut.

Christophe : C'est bien comme ça on va voir quand même un peu... ah ben voilà !

Jérôme Colin : Ben voilà.

Christophe : Oui, parce que là... C'est bien là.

Jérôme Colin : Là, vous êtes à Paris.

Christophe : Oui, il fait bon, on a la chance quand même, rue Mazarine, moi j'habitais là avec Véronique, on habitait ici vous voyez, rue Saint André des Arts, on a habité là, ici, pendant 3 ans.

Jérôme Colin : Ah d'accord.

Christophe : En 70 et ma fille est née en 71.

Et les femmes (la suite)

Jérôme Colin : Vous avez éludé ma question des femmes, Christophe.

Christophe : Oui, parce que c'est quand même intime.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Mais vous avez été un homme à femmes ?

Christophe : Je ne veux pas passer pour... donc j'aime, chez les femmes j'aime leur attitude, leur façon de marcher, leur façon de s'habiller, j'aime qu'elles soient, je ne sais pas, qu'elles soient, qu'elles me... en fait ce qui est beau, c'est les femmes qui vous donnent l'eau à la bouche. Là, encore une fois, on est complètement, pas dans le miracle, dans l'approche, dans la séduction.

Jérôme Colin : Vous êtes souvent amoureux ?

Christophe : La séduction, parce que moi je ne suis pas non plus un grand play-boy, j'aurais été quelqu'un d'autre, mais moi quand j'avais 18, 19 ans, 20 ans, moi j'ai... j'ai eu des moments de vie avec des filles qui faisaient 1m75, je sortais même avec, je n'avais pas de problème. J'arrivais dans une boîte, je mesure 1m65, elle 1m75, voilà. Et puis, bon c'est vrai qu'on se rencontre, moi je sais que quand ça a été ma passion première – ici regardez comme ils vendent de très beaux... Ah oui. Ça s'appelle Etat de Siège. Très beau magasin. Alors, j'adore venir ici. Quand vous venez là, il y a 3 étages, vous passez...

Jérôme Colin : Des heures.

Christophe : Quoi ?

Jérôme Colin : Des heures.

Christophe : Oui. Alors y'a des trucs, bon, ça douille. Regardez ça comme c'est beau. C'est des trucs... trop beau non. Non mais là c'est des œuvres d'art. Voilà, je passe là – on fait le tour ?

Jérôme Colin : Mais non !

Christophe : Ah oui, je sais... je connais le chemin, on va faire ça, on va faire rue de Seine, rue des Beaux-Arts et là je vais vous emmener dans un endroit, si on fait la rue des Beaux-Arts... On devrait passer comme ça...

Jérôme Colin : Et vous avez encore planté ma question sur les femmes.

Christophe : On a fait le tour.

Jérôme Colin : Vous avez fait le tour vous ?



Christophe : 95 B, 95 C, D...

Jérôme Colin : Vous êtes encore souvent amoureux ?

Christophe : Sinon, comment, je serais mort.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Christophe : Ben oui, hein. Sinon.

La passion des juke-box

Christophe : J'ai fait une expo là, arrêtez-vous ! Ici j'ai fait une expo, en 82, non en une en 80 et une en 83, ici c'est ma galerie, Galerie Jean-Claude Riedel, j'ai fait mon expo de juke-box, j'ai passé 1 mois là, j'avais ma galerie, au milieu des galeries de peintures...

Jérôme Colin : Parce que vous collectionné les juke-box, vous avez fait une expo de vos juke-box.

Christophe : Oui, j'avais 15 juke-box là, les gens venaient, j'ai fait découvrir les juke-box.

Jérôme Colin : Ça alors !

Christophe : Grâce à vous, parce que je suis allé les chercher en Belgique.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Christophe : Naturellement, c'est là qu'on avait les plus belles pièces, parce qu'elles étaient d'origine.

Jérôme Colin : Et bien moi, je me rappelle vous concernant, avoir lu un article dans la presse où vous disiez, ou alors c'était le journaliste, que vous vouliez être enterré dans un juke-box.

Christophe : Oui, c'est vrai, c'était un juke-box qui s'appelait... qui a été créé en 43, avec... - Oui on va aller rue des Beaux-Arts – qui s'appelait, j'ai oublié son nom...

Jérôme Colin : Soit.

Christophe : Oui, mais effectivement, il a cette forme-là, comme ça, donc, il est comme ça hein, il a été fabriqué, toutes les pièces récupérées pendant la guerre, j'ai oublié le nom...

Jérôme Colin : Et vous avez envisagé un moment de vous faire enterrer dans un juke-box.

Christophe : J'ai pas envie de l'avoir. En fait, j'ai pas envie de l'avoir ce juke-box, et donc comme je n'ai pas envie de l'avoir, c'est pas comme le Peacock, admettons, qui est immense, on pourrait être enterré dedans, mais le Peacock, moi je veux qu'on se le dise, moi je recherche le Peacock, c'est le juke-box de mes rêves. Je n'en ai pas. Si j'ai un Peacock, peut-être que je me sépare de tous les autres. Oui, parce que j'en ai marre d'entasser, y'a un moment...

Jérôme Colin : Vous êtes un vrai collectionneur.

Christophe : Oui, y'a un moment, on s'entasse, on s'entasse, on se tasse à un moment...

Jérôme Colin : On se tasse !

Christophe : Oui. Y'a des librairies là, rien à voir. Ah voilà la rue des Beaux-Arts, là je vais vous dire un truc, là c'est...

Jérôme Colin : C'est rue des Beaux-Arts ici.

Christophe : L'hôtel, alors là, je vais vous faire découvrir un endroit, d'accord ?

Jérôme Colin : Oui, dites-moi. C'est quoi ?

Christophe : C'est l'hôtel, où moi j'ai dormi dans la chambre d'Oscar Wilde.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Christophe : Oui. Là où il a fini sa vie.

Jérôme Colin : Qui habitait ici quand il habitait à Paris.



Christophe : Oui. Y'a même une plaque je crois, sur le... on va la photographier ?

Jérôme Colin : Oui. Il est décédé à Paris.

Christophe : Oui, même on pourrait, peut-être qu'on pourrait même, qu'on pourrait...

Jérôme Colin : Aller dans l'hôtel ?

Christophe : Je ne sais pas.

Jérôme Colin : Si vous demandez, on peut rentrer ?

Christophe : Ça fait longtemps que je ne suis pas venu. Avant, ça s'appelait L'hôtel Hôtel, mais je ne sais plus si ça s'appelle...

Jérôme Colin : Si vous demandez, on peut aller voir la chambre d'Oscar Wilde ?

Christophe : On essaie.

Jérôme Colin : Oui, moi ça m'intéresse.

Christophe : Ce serait bien non ?

Jérôme Colin : Ça ne vous dérange pas ?

Christophe : C'est là, regardez, l'hôtel, le voilà, au 13. Moi vous savez, j'adore le 13, je suis né un 13, je joue toujours 13 et chevaux. Voilà.

Jérôme Colin : Vous me faites un plaisir par contre, je vous le demande gentiment.

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Vous prenez votre guitare ?

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Quitte à l'avoir avec nous.

Christophe : Oui, il faut qu'on fasse gaffe, je vais la prendre comme ça, comme un touriste, parce que si jamais on arrive à monter, il ne faudra pas qu'il pense que je vais faire de la musique parce qu'ici c'est un hôtel calme.

Jérôme Colin : Super. Si vous pouvez ce serait génial. On peut prendre l'appareil photo.

L'art est partout

Jérôme Colin : Donc, vous avez écumé les galeries de ce quartier.

Christophe : Ah oui. La rue Bonaparte, la rue de Seine, rue Guénégaud, rue Mazarine...

Jérôme Colin : Vous achetez vraiment des œuvres d'art, beaucoup ?

Christophe : Mais j'achète avec mes petits moyens, mais disons que je n'ai jamais investi effectivement à la banque parce que j'investi dans des objets qui me plaisent, qui sont complètement irréels dans mon quotidien, et dans mon quotidien, ces objets que j'ai achetés au lieu de mettre mon argent à la banque, c'est toute ma richesse du quotidien. C'est-à-dire je vis, l'argent que je gagne, en achetant tel ou tel objet tous les jours. Donc, naturellement tous ces objets qui sont dans mon quotidien, j'en profite tous les jours, mes yeux en profitent tous les jours. Et puis ça déclenche des choses... Ah regardez celle-là, où il y a eu du Basquiat, cette galerie à gauche, très belle galerie, art déco...

Jérôme Colin : Comment ça se fait qu'un jeune garçon dont le papa était plombier, la maman couturière, c'est ça ?

Christophe : Mon père était entrepreneur et mon grand-père était fumiste c'est pas pareil, mon grand-père était arrivé d'Italie en 1920, et puis il était fumiste.

Jérôme Colin : C'est quoi fumiste ?



Christophe : Fumiste, c'est tout ce qui est autour, le chauffage central, c'est quelque chose qui va venir après. Et c'est là où mon grand-père a formé mon père et mon père était quelqu'un d'assez pointu, il a monté quand même une grande entreprise, il était...

Jérôme Colin : Et comment cet enfant, dans cette famille, il y avait de l'art chez vous ? Il y avait de la culture à la maison ?

Christophe : Il y avait la culture des mobiliers, du design, ma mère était couturière de haute couture, donc il y avait l'art de la robe, du côté de mon père c'était autre chose, lui c'était un dandy. Ma tante, elle, la sœur de mon père jouait du Chopin, du Debussy, voilà, donc c'était tout ça. L'art en plus, c'était surtout le dimanche, la polenta parce que c'est quand même une œuvre d'art, et puis les gnocchi, les raviolis, la façon de les faire, l'art, il est partout. Il est partout, l'art.

Jérôme Colin : Je suis assez d'accord. Quand vous allez en Italie, la nourriture c'est effectivement artistique.

Christophe : Oui. C'est vrai.

Jérôme Colin : Ça parle autant au ventre qu'au cœur.

Christophe : Mais il y a un endroit, il faudrait que je vous y emmène, je ne sais si on pourra y aller...

Jérôme Colin : C'est quoi ?

Christophe : C'est un mec ici à Paris, un maître de l'art, de l'œuvre d'art, culinaire.

Jérôme Colin : C'est ?

Christophe : C'est, on ne peut pas en parler, c'est un secret, il est secret, complètement, il est... moi j'ai toujours rêvé d'aller dans ses cuisines.

Jérôme Colin : Il s'appelle comment ?

Christophe : Alain Passard.

Jérôme Colin : On va lui demander si on peut aller dans ses cuisines.

Christophe : Ah oui ?

Jérôme Colin : Oui.

Christophe : Ben oui.

Jérôme Colin : On va demander.

Christophe : D'accord.

Jérôme Colin : Qui ne tente rien n'a rien.

Christophe : Exact.

Ma chanson préférée

Jérôme Colin : Alors, il y a une question que je me pose.

Christophe : Oui ? Vous avez mis le chauffage ?

Jérôme Colin : Non.

Christophe : Vous déconnez !

Jérôme Colin : J'ai pas mis le chauffage.

Christophe : C'est l'éclairage alors.

Jérôme Colin : Oui. Donc, il y a une question que je me pose. Quand vous êtes jeunes, vous êtes fugueur, un peu voyou...

Christophe : Fugueur, oui.



Jérôme Colin : Vous n'aimez pas l'école, vous n'aimez pas l'autorité. Et votre grand succès, c'est « Aline ». C'est un slow romantique. Alors vous étiez voyou ou romantique ?

Christophe : On peut être les deux. La preuve, effectivement j'étais voyou, je ne jouais pas le style « Equipée sauvage » à la Marlon Brando, je jouais je ne sais pas quel rôle, un autre rôle, voyou de haut niveau, qui a comment, la testa rossa comme on dit. Puis voilà. Voyou ce n'est pas vraiment... ah j'ai un peu touché à tout, voyou, c'était bricoleur, faire des choses, c'est vrai que c'est un truc, je ne sais pas moi, de voler une mobylette quand on a 13 ans, un truc dans ma génération qui était presque normal. Qui n'a pas volé sa mobylette ?

Jérôme Colin : Qui n'a pas volé sa mobylette !

Christophe : Oui. Et puis, moi je me suis fait balancer donc ça prouve que j'ai mal fait mon coup. Ça donne des... mais enfin ce n'est pas, je ne veux pas dire que je n'étais pas...de toute façon je ne cherche pas à être un exemple, j'étais moi-même, et puis je bâtissais comme ça autour de mes envies, de mes instants, ..

Jérôme Colin : Et c'est quoi votre chanson préférée, de vous ?

Christophe : Préférée de moi ? J'ai pas de chanson préférée de moi. C'est pas parce que je rechante « Aline », bien sûr, voilà, effectivement, ça me revient, préférée mais pas préférée symboliquement ce serait « Aline » parce que c'est vraiment elle, à 20 piges, de vivre ce moment que j'ai vécu, je ne peux pas le raconter parce que c'est personnel, l'émotion ça ne se raconte pas, ça s'entend après. 40 ans après. Mais effectivement « Aline », ce serait ma préférée parce qu'elle me permet aujourd'hui de faire les albums que j'ai envie de faire. Et puis, que je n'ai aucun interdit de nulle part, d'autre part. Je suis le maître à bord.

Paris ou les USA ?

Jérôme Colin : Nous traversons la Seine.

Christophe : Voilà, justement on parlait...

Jérôme Colin : La Tour Eiffel là-bas.

Christophe : Alors moi ce que je trouve con sur cette Seine, elle est quand même d'une tristesse ! Y'a même pas de ski nautique, y'a pas 3 voiliers...

Jérôme Colin : Non ? On ne peut pas ?

Christophe : Non. J'ai jamais vu ça ici.

Jérôme Colin : Ah bon !

Christophe : Y'a qu'une plage...

Jérôme Colin : Mais vous avez un obélisque.

Christophe : Oui, d'accord. C'est vrai que bon, tous les édifices ont été calculés et réfléchis autour de la Seine.

Jérôme Colin : Vous aimez le centre de Paris, ici, la Place de la Concorde...

Christophe : Oui, c'est la Rive Droite. Que j'aime. C'est sûr qu'il faudrait être difficile pour ne pas aimer. C'est comme le Château de Versailles. Alors là, vous voyez là ? Tous les vendredis soir, j'avais mon rendez-vous de voitures américaines, j'arrivais en Cadillac Eldorado 58. On était 200. Après, on partait aux Halles. Buick, Cadillac Eldorado, on montait les Champs Elysées.

Jérôme Colin : Vous avez été fasciné par les Etats-Unis. Jeune. L'American way of life.

Christophe : Comme tous les gens de ma génération.

Jérôme Colin : C'est vrai ? Pourquoi ?



Christophe : Mais moi, je ne suis jamais allé en Amérique. Si, je suis allé une fois à N.Y., le Mississipi et puis c'est tout, parce que moi l'Amérique, j'ai les films, ces films-là me plaisent. C'est pas tellement, c'est bizarre, du côté de l'Amérique, j'ai un côté un peu passéiste. C'est-à-dire qu'aujourd'hui je collectionne, ben oui, c'est comme l'art nouveau, l'art déco, il n'y a rien de mal, on sait qu'on aime ça, ce qui ne m'empêche pas d'aimer l'art contemporain, tout d'ailleurs. Je suis très éclectique dans les choix. Et nous voilà... alors regardez, c'est beau ça.

Jérôme Colin : Oui, c'est beau.

Christophe : Voilà la nuit, pourquoi la nuit, parce que la nuit, on peut quand même bouger son cul tranquillement, c'est une beauté, quoi. C'est le plus beau marchand de fleurs de Paris, on va passer devant. Je vais vous montrer, vous allez regarder. Et là, quand vous voulez envoyer une rose ou autre chose, ils vous les mettent encore dans la boîte avec un ruban. Vous voyez, on est dans le 19^{ème}. Voilà, vous passez devant.

Jérôme Colin : C'est là.

Christophe : Chez Lachaume. Quand vous rentrez là-dedans...

Jérôme Colin : Vous êtes du genre à offrir des fleurs, vous ?

Christophe : Il faut vraiment... quelque chose de très fort, sinon je m'offre des fleurs à moi.

Jérôme Colin : Ego maniaque.

Christophe : Oui, je m'offre des fleurs parce que c'est beau, j'aime bien les fleurs. J'aime bien rentrer chez moi, avoir des fleurs dans mon salon, dans ma salle de bain. J'aime bien.

Créer pour sortir de l'enfer

Jérôme Colin : Vous voyez, là il y a un pot, ici, vous pouvez l'ouvrir et prendre une boule.

Christophe : Qu'est-ce que c'est comme boule ?

Jérôme Colin : Vous l'ouvrez.

Christophe : Des boules comme ça ?

Jérôme Colin : Oui.

Christophe : Ah oui. Et qu'est-ce qu'il y a d'autre ? Parce qu'il y a plein de trucs. Y'a des bonbons là.

Jérôme Colin : Y'a des bonbons aussi.

Christophe : Je l'ouvre, on dirait comme un Kinder.

Jérôme Colin : Oui. Mais ce n'est pas un Kinder.

Christophe : Y'a rien dedans. Ah si. Y'a un petit truc. C'est Antonin Arthaud, je vois la signature.

Jérôme Colin : Il dit quoi ?

Christophe : « Nul n'a jamais écrit, ou peint, sculpté, modelé, construit, inventé que pour sortir en fait de l'enfer ».

Jérôme Colin : Donc, n'a jamais créé que pour sortir de l'enfer, en fait.

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Et ?

Christophe : Hein ?

Jérôme Colin : Il vous parle, Antonin Arthaud ?

Christophe : Ah ben Antonin Arthaud, c'est comme... un des gens qui me parlent, largement. Ça faut que je l'écrive.

Jérôme Colin : Je vous le donne, le petit truc.



Christophe : Je vais l’emmener avec moi ?

Jérôme Colin : Oui.

Christophe : C’est trop bien.

Jérôme Colin : Vous êtes d’accord avec lui ?

Christophe : Le mec qui écrit ça, pour moi c’est trop fort.

Jérôme Colin : Ça vous parle ? Vous, vous avez écrit pour sortir d’un certain enfer ?

Christophe : Moi, je vais vous dire un truc – excusez-moi, j’ai juste un texto là – J’ai écrit, là pour revenir à ce que j’entends d’Arthaud, je ferais bien un truc, ça me fait penser à une phrase de Nietzsche qui disait : « Il faut avoir un chaos en soi-même (c’est à peu près le même truc), pour accoucher d’une étoile qui danse ». C’est le même truc. Hein ? C’est pareil. Je connais moins Nietzsche qu’Arthaud.

Jérôme Colin : Vous, votre chaos c’est quoi ? Votre enfer c’était quoi ?

Christophe : Ah le chaos, c’est les choses qui sont comprimées à l’intérieur, qu’on ne sait même plus...

Jérôme Colin : Votre enfer, c’était quoi ?

Christophe : Mon enfer, c’est quoi ? C’était quoi ? Faut dire que pour être franc, à mon époque, j’ai pas connu l’enfer, j’ai connu le paradis.

Jérôme Colin : C’est-à-dire ?

Christophe : D’abord l’âge, le truc, l’après-guerre, le truc, le comment là, les saisons, la création, tout démarre...

Jérôme Colin : Les années 50, 60.

Christophe : Aujourd’hui, mon enfer, c’est plus une phrase de Marcel Gauchet qui... c’est pas mon style de dire ça mais bon dernièrement j’ai entré des choses qui m’inspirent quand même, il disait : « Plus d’état pour nous brimer mais d’état pour nous soulever et nous mettre dans la lumière ». C’est ça aujourd’hui, mon enfer, il est là. Parce que je suis un philosophe et je marche avec des gens comme ça. Et puis, c’est basta, et c’est pour ça que dans la musique, je ne me laisse pas commander et que j’impose ma loi. Vous voyez, pour mon album « Aimer ce que nous sommes », quand je l’ai fait y’a 1 an, j’ai fait 3 mois de promo après basta, on passe à autre chose. Vous, vous passez à autre chose, mais moi je continue l’histoire de mon album parce que c’est ma vie.

Jérôme Colin : C’est-à-dire qu’en fait, maintenant, un label s’occupe 3 mois d’un artiste quand il sort un album, et puis il arrête et vous, vous avez dit : non moi je reprends ça à mon compte, je vais faire ma promo moi-même.

Christophe : Exactement.

Jérôme Colin : Mais personne ne fait ça.

Christophe : Oui, mais moi je suis comme ça. Moi... C’est beau, ça.

Jérôme Colin : L’hôtel Coste.

Christophe : J’avais jamais vu, c’est comment ? Ah ben y’a du changement, ils ont fait des boutiques. Ça fait longtemps que je ne suis pas venu. Alors là, par contre nous allons arriver...

Jérôme Colin : Place Vendôme.

Christophe : Place Vendôme.

Jérôme Colin : Vous parliez de quoi là ?

Christophe : Je ne sais plus. C’est vrai que j’ai tellement lu Arthaud que toutes ces phrases là je ne les retiens pas, mais je les connais.

Jérôme Colin : Moi, je suis assez d’accord, je pense qu’un artiste pour créer quelque chose de beau, il doit avoir un enfer, un chaos.



Christophe : Oui, mais je pense que le chaos, c'est quelque chose qui vous frappe quand vous êtes jeune, je ne sais pas, oui, aujourd'hui les gens qui divorcent, les couples qui se séparent, c'est un classique, le contrat de mariage à la limite ça ne devrait pas exister.

Les boutiques, les créateurs

Jérôme Colin : Vous avez été marié ?

Christophe : Oui. J'ai été marié, presque 30 ans que je suis marié. Mais...

Jérôme Colin : C'est vrai que vous avez créé une chanson sur cette place ?

Christophe : Oui. J'ai écrit « Succès fou ». Il faudrait que je vous montre, la boutique est là.

Jérôme Colin : La chanson « Succès fou », vous l'avez créée ici ?

Christophe : Oui, c'est ici que j'ai trouvé le titre. J'ai trouvé le titre ici. Maintenant...

Jérôme Colin : Place Vendôme.

Christophe : On ira peut-être.

Jérôme Colin : Dites-moi où c'est.

Christophe : C'est là, Schiaparelli. Ici, c'était Schiaparelli. Alors Schiaparelli, vous savez qui c'est ?

Jérôme Colin : Non.

Christophe : C'est une des plus grandes femmes de la mode. Si vous voyez les œuvres d'art qu'elle a créées et c'est quelqu'un qui a connu tous les plus grands de la photo comme Man Ray. Maintenant c'est Dubai, je ne sais pas ce que c'est. Vous savez ce que c'est, Dubai, vous ?

Jérôme Colin : Non.

Christophe : Ah et Rolex, tout ça... Ici, voilà, j'avais une Buick 51 puis j'ai fini au Ritz ici, au bar Hemingway.

Jérôme Colin : Au quoi ?

Christophe : Au bar Hemingway, au Ritz.

Jérôme Colin : C'est incroyable.

Jérôme Colin : Pourquoi vous dites que le contrat de mariage ça ne devrait pas exister ?

Christophe : Parce que c'est un truc qui se passe trop vite devant quelqu'un, je ne sais pas, il y a un côté machinal qui me déplaît. Il y a un côté, on signe un truc, je ne sais pas, c'est un contrat, ça me fait chier, j'aime pas les contrats moi.

Jérôme Colin : C'est comme avec votre label.

Christophe : Ou alors on devrait signer un contrat pour que tout le monde soit heureux, à ce moment, ah ce serait excitant, de 3 ans renouvelables. Bon, de 5 ans, allez !

Jérôme Colin : Un quinquennat de bonheur.

Christophe : On arrive, on est rue de la Paix, on va passer, oui, je vous raconterai l'histoire après de Schiaparelli, qui a démarré rue de la Paix. Regardez Massaro.

Jérôme Colin : C'est quoi, Massaro ?

Christophe : C'est celui, c'est un, y'a pas que lui...

Jérôme Colin : C'est où ?

Christophe : Là. Regardez comme c'est beau. Alors, vous allez voir les plus belles chaussures du cinéma.

Jérôme Colin : C'est quoi ?

Christophe : Ben, c'est des chaussures qui ont été faites pour Isabelle Adjani, pour.... Elisabeth Taylor...



Jérôme Colin : Isabelle Adjani c'est vraiment un personnage important pour vous. On l'entend sur votre disque, non ?

Christophe : Comment ? Oui.

Jérôme Colin : On l'entend sur votre disque.

Christophe : Oui, pour moi elle est... Isabelle Adjani, c'est vrai que, comment, c'est vrai que j'ai toujours... quand je la voyais dans les films, c'est toujours... elle me faisait quitter le film.

Jérôme Colin : Magique.

Christophe : Alors, cette rue de la Paix, elle me rappelle vraiment, ce serait bien de tourner à droite parce que rue de la Paix il y avait Elsa Schiaparelli qui était une femme de la mode, qui a fait des œuvres d'art, j'ai des livres sur elle, c'est vraiment... donc après elle est venue s'installer ici - là vous avancez un tout petit peu, vous arrêtez là - c'est ici que je me suis garé mais y'avait pas tout ce bordel, on pouvait passer, on pouvait circuler normalement, j'étais en Buick 1951, bordeau métallisé décapotée.

Jérôme Colin : Un peu frimeur.

Christophe : C'était au mois de juin. Oui. Frimeur non, normal, film. Et là, il y avait Elsa Schiaparelli et je savais qu'il y avait une vitrine de collection de flacons de parfum. Et là, je suis arrivé, j'étais devant, et c'était à l'époque où j'avais créé une chanson, j'avais créé la musique, j'avais créé la mélodie dessus mais j'avais pas fait les paroles, je n'arrivais pas à faire les paroles, j'avais essayé avec Michel Berger, on n'y était pas arrivé. Il m'avait fait un film un peu noir, et moi j'avais envie d'un truc hyper...

Jérôme Colin : Léger.

Christophe : Oui ! Et je suis rentré là et tout à coup, en plein milieu de la vitrine il y avait un cœur comme ça, rouge, où il y avait écrit « Succès fou ». Et là j'ai dit : putain, je la tiens mon histoire. C'est tout, on peut y aller.

Jérôme Colin : Boum.

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Vous m'en chantez un petit bout ? Je suis devant.

Christophe : Jamais a capella.

Jérôme Colin : Prenez votre guitare. Non ?

Christophe : Oui, je peux essayer de la prendre.

Jérôme Colin : Cool.

Christophe : Je peux essayer de la prendre.

Jérôme Colin : Je fais le tour de la Place Vendôme et vous me chantez une chanson ?

Christophe : Oui, on a le temps.

Jérôme Colin : Ça, c'est cadeau.

Christophe : Après j'ai été au bar du Ritz, le bar Hemingway, me faire un whisky, je crois.

Jérôme Colin : C'est vrai que vous avez rencontré Sergio Leone là ?

Christophe : Qui vous l'a dit ?

Jérôme Colin : Une petite voix monsieur.

Christophe : Oui. C'est comme dans les films, on roule, on nous filme et moi je fais la musique en direct.
(il joue de la guitare et chante)

Un homme heureux



Jérôme Colin : Vous êtes un homme heureux ?

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Grâce à quoi ?

Christophe : Ça, je ne sais pas. C'est la magie de la route qu'on s'est créée, voilà, heureux, oui, je suis à 70 % heureux. L'heureux l'emporte sur le malheureux. Parce que bien sûr, il y a toujours des obstacles, des trucs, c'est pas facile. La seule façon d'être bien en fait, c'est de partir sur un voilier en pleine mer. Parce qu'il n'y a pas de discorde.

Jérôme Colin : Vous croyez ça ? Parce que le problème, c'est les autres ? L'enfer, c'est les autres ? C'est ça ? C'est votre truc ?

Christophe : Pas tous les autres, heureusement, parce que y'a des gens qui font partie de mon clan...

Jérôme Colin : Un voilier en pleine mer, c'est quoi ? C'est la solitude. Vous dites, le seul moyen d'être heureux, c'est d'être seul.

Christophe : Seul... avec quelque chose qu'on aime, c'est-à-dire seul avec la voile, avec la nuit, avec la mer, avec comment, cet air qui vous change tout, les tiroirs qui s'ouvrent de tous les côtés, et tout brille, toutes les étoiles qui sortent de votre...qui se mélangent avec la Voie lactée.

Jérôme Colin : Vous seriez capable de le faire ?

Christophe : Bien sûr. J'attends que ça.

Jérôme Colin : Vous attendez quoi ?

Christophe : Qu'on m'emmerde plus pour que je me casse.

Jérôme Colin : Qu'on vous emmerde plus !

Christophe : Oui. Pour que je me casse.

Jamais « Has been »

Jérôme Colin : Alors vous, c'est quand même un truc de dingue, vous êtes un chanteur, ultra tube dans les années 60, ultra tubes, « Les marionnettes », « Aline », « Les mots bleus », « Paradis perdu », « Petite fille du soleil »... y'en a plein. «La route de Salina », merveille. Et vous disparaissiez d'une certaine manière hein, de 85 à 2000, finalement on ne sait pas où vous êtes.

Christophe : Oui, mais j'en ai fait plus des disparitions, parce que j'avais envie aussi.

Jérôme Colin : Oui. Mais vous revenez et vous n'êtes pas un has-been, vous êtes culte. Pourquoi ? Parce que la plupart de ceux qui sont revenus, de Herbert Léonard à Hervé Vilard, et j'aime bien Hervé Vilard, ils sont has-been. Pourquoi pas vous ?

Christophe : Je ne sais pas. Ça s'appelle la différence. C'est un choix. Moi, je suis un joueur.

Jérôme Colin : La différence, vous croyez.

Christophe : C'est... oui, c'est la différence, même entre Léonard ou Vilard... même si c'est la même...

Jérôme Colin : Oui, mais Richard Anthony ?

Christophe : Oui. « Has-been », je ne sais pas tellement ce que ça veut dire.

Jérôme Colin : Ben, ils « ont été » et vous, « vous êtes ».

Christophe : Oui « has-been », d'accord.

Jérôme Colin : Pourquoi vous, tout de suite, on dit Christophe, vous êtes devenu un chanteur culte et pas un vieux chanteur dépassé.



Christophe : Parce que je suis un joueur et que je risque le coup sur le tapis. C'est-à-dire j'aime... Non, je suis amoureux de mon art. Je suis passionné, de découvrir... L'affiche de Valérie Lemerrier que j'aime beaucoup. Y'a un truc extraordinaire là...

Jérôme Colin : On est devant l'Olympia.

Christophe : Il faut quand même le dire, c'est ici, j'ai quand même chanté ici. Un vendredi 13. Oui. J'adore le 13, je suis né un 13, 13 rue des Beaux-Arts.

Jérôme Colin : Et vous avez chanté un vendredi 13 à l'Olympia.

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Vous vous êtes posé la question : je le fais ou je ne le fais pas ?

Christophe : Ah ben pas du tout, puisque moi je marche avec le 13. Au contraire je disais tiens c'est quand même fou que ce soit un jour-là, lui.

Jérôme Colin : Ça vous a porté chance ?

Christophe : Je ne me dis pas que ça va me porter chance, je me dis que c'est un jour plus magique qu'un autre, mais ça donne encore une fois... ça vous met dans un état différent, et ce qui est bien, c'est de ne pas être toujours dans le même état pour faire toujours le même spectacle.

Jérôme Colin : Et je sais ce qui s'est passé le lendemain de votre concert à l'Olympia, le vendredi 13.

Christophe : Ah oui. Pour Alain.

Jérôme Colin : Alain Bashung est mort le lendemain.

Christophe : Oui, il était déjà très mal, et c'est vrai, ça paraît fou hein, il nous a quitté le samedi. Oui.

Jérôme Colin : Samedi 14 mars.

Christophe : Oui, vers midi, un truc comme ça.

Les copains, les amis

Jérôme Colin : C'était votre ami Bashung ?

Christophe : Ami ? J'ai pas d'amis moi. J'ai des copains. Mon ami, mon seul ami, c'est mon frère.

Jérôme Colin : Ah oui.

Christophe : Un de mes frères. Yves. Voilà, lui c'est vraiment mon ami. Après y'a aussi... quelqu'un que je mets aussi dans mes amis, c'est Daniel Filipacchi.

Jérôme Colin : « Salut les Copains ».

Christophe : Oui. Sinon, « ami », c'est trop fort.

Jérôme Colin : Vous n'avez pas d'amis.

Christophe : Dire : ah lui c'est mon ami.... Pfffffffff.

Jérôme Colin : Non, mais vous n'avez pas des êtres qui ont vraiment comptés dans votre vie.

Christophe : Oui mais ce n'est pas des amis. Ça n'a rien à voir. Ami, c'est quelque chose de statique. Tu vois ?

Jérôme Colin : Vous ne vous attachez pas hein, aux gens. Si ?

Christophe : Oui, si c'est un défaut, je l'ai. Si c'est un défaut, j'ai ce défaut-là.

Jérôme Colin : De ne pas vous attachez aux gens.

Christophe : C'est pas ça. Enfin, si. Je m'y attache mais je ne sais pas, y'a un truc bizarre qui se passe dans ma tête, j'ai, je ne sais pas, c'est difficile, j'essaie pas de me faire une thérapie par rapport à ça. Parce que je reviens directement dans mes fantasmes, dans ma bulle, donc ça ne sert à rien, une thérapie c'est pour faire changer les choses, changer les paramètres relationnels. Moi je ne les change pas et je pense que je



suis plutôt généreux, bon, même s'il y a quelques jaloux que ça peut faire sourire. Donc, j'en profite pour leur dire que je les emmerde.

Jérôme Colin : Par exemple, ça veut dire quoi ?

Christophe : Ben, ça veut dire qu'il y a des gens autour de moi des fois qui en fait vont parler de vous, faire passer des choses comme s'ils vous connaissent, en fait, et puis ils vous connaissent... moi je les connais les gens que je croise et il y a le reflet dans leurs yeux qui a une vraie signification pour moi. Elle explique des choses. Mais au fond de moi, je sais quand même un peu ce que je suis. Je les connais mes tiroirs, qui s'ouvrent, qui se referment et tout à coup, comment... J'aime pas les... je ne juge pas, je n'aime pas les gens qui jugent.

Bourvil, Bécaud, Brassens, Jean Constantin.. et les boutiques

Christophe : Et si on allait manger un petit bout ?

Jérôme Colin : Allez. Vous avez faim ? C'est l'heure de dîner pour vous.

Christophe : Oui, quelle heure il est, à peu près ?

Jérôme Colin : Il est 1h du matin.

Christophe : Je dîne en principe vers minuit. Moi je suis à l'heure espagnole hein.

Jérôme Colin : Vous êtes à l'heure australienne ,oui. A l'envers.

Christophe : Australienne. Y'a des bons musiciens en Australie.

Jérôme Colin : Il y avait Midnight Oil, AC/DC.

Christophe : Oui. Y'en a plein des Australiens. Ah ici c'est très bon, c'est un très bon restaurant là.

Jérôme Colin : C'est vrai que vous aimiez bien Bourvil quand vous étiez gamin ?

Christophe : Moi j'adorais Bourvil, j'adorais Jean Constantin. Vous connaissez ?

Jérôme Colin : Non.

Christophe : Vous ne connaissez pas, hein ! « Mes pantoufles, mes pantoufles, où sont passées mes pantoufles ». Un génie. Vous voyez ça résonne, c'est moderne ça. C'est très moderne. Brassens bien sûr. Jean Constantin un mec qui était rock à l'époque. Bécaud quand il était fou. Voilà. Après, je suis très vite arrivé à... Ah, Gucci. Moi j'aime la création, j'aime la fringue...

Jérôme Colin : C'est votre truc, hein.

Christophe : J'aime le cuir. Oui, c'est pas mon truc, ça fait partie de ma route.

Jérôme Colin : C'est mon truc différent, vous dites dans la chanson.

Christophe : Différent de tous les autres.

Jérôme Colin : Dans « Succès fou ».

Christophe : Différent de tous les autres. Elle, ça lui plaît. Mais ça c'est un truc pour les autres, pour les autres, pour les mecs qui sortent le samedi soir, ce n'est pas... - oh putain – Je regarde toujours les vitrines.

Jérôme Colin : C'est dingue, vous êtes une vraie gonzesse.

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Dans le sens positif, évidemment.

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : C'est dingue, vous êtes lèche-vitrines, vous.

Christophe : Oui, je suis lèche-vitrines. Oui, mais beaucoup dans le mobilier. Les fringues, moins. Lèche-vitrines, c'est beaucoup les fringues, et les fringues, je les crée chez moi, donc tout ce que je vois dans les

vitres au niveau des fringues, je sais que ça n'a aucun intérêt. Je vais même dire qu'y'a des mecs ne sont pas dans le coup.

Jérôme Colin : Oui, c'est ça.

Christophe : Putain, y'a des mecs qui ne sont pas dans le coup. Moi si je mettais... ils vont me prendre pour un prétentieux mais c'est pas grave, si j'avais été dans la mode, j'aurais très bien pu être dans la mode, j'aurais été au top niveau.

Jérôme Colin : Qui le sait ?

Christophe : Non mais je veux dire, bon, voilà c'est, voilà quand je pense à David Bowie, à Lou...

Jérôme Colin : A Lou Reed.

Christophe : Oui. Iggy Pop pour moi, admettons, c'est un mec banal.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Non !

Christophe : Oui mais ça peut...

Jérôme Colin : C'est un roi.

Christophe : Oui ?

Jérôme Colin : Pour moi, oui.

Christophe : D'accord, mais bon, effectivement c'est bien de le défendre.

Bowie, pourquoi ?

Jérôme Colin : Pourquoi vous aimez Bowie ?

Christophe : Comment ?

Jérôme Colin : Pourquoi vous aimez Bowie ? Qui pour moi est l'absolu en musique.

Christophe : C'est un Dieu.

Jérôme Colin : Mais pourquoi ?

Christophe : Je ne sais pas où on va aller là...

Jérôme Colin : Ça, c'est les Champs Elysées monsieur, vous connaissez ça.

Christophe : D'accord.

Jérôme Colin : Vous connaissez.

Christophe : On ne va pas faire les Champs Elysées !

Jérôme Colin : Non.

Christophe : C'est par là-bas, hein !

Jérôme Colin : On y va par-là, je crois.

Christophe : Ah oui ?

Jérôme Colin : Alors pourquoi vous aimez Bowie ?

Christophe : Pourquoi j'aime Bowie, ben parce qu'il est très original, il est vraiment différent. Je ne suis pas un copieur, donc j'aime sa différence, et ça m'aide à cuisiner la mienne. Parce que c'est bien. C'est comme Camille dans la chanson.

Jérôme Colin : Grande fraîcheur.

Christophe : Camille, elle est tellement originale, que pour un mec comme moi qui va rentrer dans un album, dans une création, j'ai besoin comme ça c'être en bagarre avec des..., c'est important, et c'est peut-

être... et là je ressort toutes mes cartouches de créateur, de tout ce que j'ai emmagasiné comme synthétiseur, mes textes qu'il faut que tout à coup je crée du son...

Jérôme Colin : Il vous faut des moteurs.

Christophe : Bien sûr.

Jérôme Colin : Comme tout le monde.

Ecouter son dernier album dans la voiture

Jérôme Colin : Je peux vous demander quelque chose ?

Christophe : Oui.

Jérôme Colin : Vous pouvez me signer un autographe sur mon album de vous que j'ai ici.

Christophe : D'accord.

Jérôme Colin : « Aimer ce que nous sommes ».

Christophe : Moi je voulais l'écouter dans la C6 tout à l'heure.

Jérôme Colin : Vous voulez, je le mets.

Christophe : Non mais dans la C6, je voulais l'écouter.

Jérôme Colin : Vous vouliez l'écouter dans votre bagnole.

Christophe : Oui, c'est pour ça...

Jérôme Colin : Vous aimez bien la musique en voiture ?

Christophe : Je ne l'ai jamais entendu dans une voiture.

Jérôme Colin : Eh bien, regardez, moi je l'ai votre disque. Quel morceau vous voulez écouter dans une voiture ?

Christophe : Le morceau que j'aimerais écouter ? « T'aimer fol'ment ». Et « Lita ».

Jérôme Colin : N° 5. Vous allez pouvoir entendre un de vos disques dans la voiture. Vous me faites un autographe ? Vous pouvez mettre, genre, c'est pour mon amoureuse. « A la très jolie Colette ».

Christophe : « A la très jolie Colette ».

Jérôme Colin : Oui, ou un truc dans le genre.

Christophe : Colette, comme Colette.

Jérôme Colin : Comme Colette des chats.

Christophe : Ah oui.

Jérôme Colin : Allez, votre chanson.

Christophe : A la très jolie.

Jérôme Colin : Je vous jure elle l'est.

Christophe : Si belle, si jolie ?

Jérôme Colin : Allez-y, faites ce que vous voulez. C'est vous qui écrivez.

Christophe : Voilà.

Jérôme Colin : Merci. C'est gentil, ça va lui faire plaisir. « A la si jolie Colette ».

Christophe : J'adore cette chanson. C'est tellement...

Jérôme Colin : C'est beau hein.

Christophe : Là, quand j'adore, c'est un gros travail aussi de Christophe Vanhuffel avec qui je vais retravailler pour le prochain album. C'est important parce qu'on a un côté, au niveau des guitares, électro, comme ça, qui nous lie quand même.

Jérôme Colin : Il y a des chansons absolument fantastiques sur ce disque.



Christophe : « Lita », la dernière...

Jérôme Colin : Tout à fait.

Christophe : C'est des vraies... Moi, c'est un voyage... Il faudrait peut-être que je vienne habiter en Belgique. L'histoire de mon permis, parce qu'il n'y a pas le permis à point là-bas parce que vous êtes très intelligents, donc je pourrais conduire et m'écouter en traçant sur l'autoroute.

Jérôme Colin : En voiture. Mais vous allez vous faire arrêter chez nous aussi.

Christophe : Chez vous, ils sont cool.

Jérôme Colin : « Aimer ce que nous sommes » c'est quand même un très beau titre de disque. Qu'est-ce que c'est beau. Moi ça m'a parlé. C'est difficile d'aimer ce qu'on est parce qu'on se connaît par cœur et on connaît nos défauts, on les cache aux autres, c'est difficile d'aimer ce qu'on est.

Christophe : Oui mais... oui et non. Non, c'est-à-dire qu'il faut s'aimer pour avoir un bon regard sur les autres et avoir des échanges dans tous les domaines.

Jérôme Colin : Oui.

Christophe : Donc ceux qui n'aiment pas leur parcours dans ce monde où il y a plein de pièges, il y a trop de pièges aujourd'hui, dans beaucoup d'endroits et ça c'est pas cool mais c'est vrai que bon...

Jérôme Colin : Vous aimez ce que vous êtes ?

Christophe : Oui. Oui. Pour l'instant oui.

Vieillir ? le plus bel âge, c'est 50 ans

Jérôme Colin : Ça vous fout les boules de vieillir ?

Christophe : Oui, quand même.

Jérôme Colin : Oui ? Vous ne faites pas partie des gens qui disent : oh non, j'ai le 3 x 20 tranquille. Vous ne faites pas partie de ceux-là.

Christophe : Qui disent quoi ?

Jérôme Colin : J'ai le 3 x 20 tranquille.

Christophe : Ah oui. Non, moi j'ai adoré mes 50 ans. Moi, le plus bel âge, c'est 50 ans.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Christophe : Oui, 60... je ne sais pas, je ne suis pas non plus... j'aime encore ce que je suis. C'est important. Mais, enfin ça durerait trop longtemps, et puis j'ai envie que cette émission soit positive. Mais c'est vrai qu'en vieillissant comme ça, on est chargé de choses lourdes à porter. Et c'est à cet âge-là que ça arrive.

Jérôme Colin : Comme par exemple ?

Christophe : Parce qu'avant, on est dans la découverte, on est les rois du pétrole.

Jérôme Colin : Qu'est-ce qui est lourd à porter par exemple à 60 ans ?

Christophe : Ce qui est lourd à porter, c'est les gens de la famille qui ne sont plus là, on est fragile...

Jérôme Colin : Oh oui.

Christophe : Et on rentre dans une page qu'on ne connaît pas et qui est très... parce que d'aller bien c'est un truc... aller bien, enfin à peu près bien, mais quand l'autre va mal, ça fait mal, c'est très dur. Voilà.

Restons sur la bonne route. Bon, donnez-moi le volant !

Jérôme Colin : Non, vous ne pouvez pas conduire.

Christophe : Putain. Qu'est-ce que j'ai fait ce taxi ! Moi je pensais qu'il allait me faire une embellie.

Jérôme Colin : Je ne vous laisse pas conduire. Quand vous viendrez habiter en Belgique, je vous laisserai conduire un petit peu. Ce qui est déjà un cadeau.



Christophe : D'accord. Dac, dac

Jérôme Colin : Je veux bien vous laisser conduire 15 mètres.

Christophe : Non, une Ferrari. En Belgique.

Jérôme Colin : J'ai pas de Ferrari.

Christophe : On s'en fera prêter une. Voilà, j'ai mon copain Christophe qui vient... Alors je vais vous dire, ce qui me plairait, la, ils ont fait la California, j'aime pas tellement, j'aimais que l'ancienne, la 56, la Scaglietti. Vous voyez comment elle est ?

Jérôme Colin : Non.

Christophe : C'est une œuvre d'art.

Jérôme Colin : Vous en aviez une de Ferrari ?

Christophe : Oui, j'ai eu la chance, oui.

Jérôme Colin : Ça doit être gai effectivement, il faut rouler vite avec ça.

Christophe : Non. Pas obligatoirement. On peut être en 3^{ème}, sous un pont, les fenêtres ouvertes.

Jérôme Colin : En 3^{ème} à quoi ? 170 ?

Christophe : Non, pour écouter... Non, après on ne roule pas vite bêtement. Il y a des gens qui roulent doucement bêtement. On ne roule pas vite bêtement. La bêtise au volant c'est un truc qui tue.

Jérôme Colin : Vous voulez conduire 5 mètres ou pas ? 10 mètres.

Christophe : Non, j'ai pas envie.

Jérôme Colin : C'est frustrant.

Christophe : Oui, pour être franc, au moins j'ai une Citroën C6, c'est celle-là qui m'excite, c'est la plus belle pour moi. En France.

Jérôme Colin : Elle vous plaît.

Christophe : Ah ben oui, elle est au niveau des très belles voitures anglaises, je ne sais pas moi... Des Bentley...

Jérôme Colin : Ma voiture ne vous plaît pas, c'est ça que vous êtes en train de dire ?

Christophe : Elle est trop chargée. Non, je ne dis pas qu'elle ne me plaît pas.

Jérôme Colin : Vous critiquez ma voiture ! Vous allez terminer à pied.

Christophe : Je ne sais pas ce que c'est comme voiture, c'est comment, un petit camion. Ça me plait les camions, mais j'aime les gros camions.

Jérôme Colin : Voilà, la démesure.

Christophe : Je suis un mec sain.

Jérôme Colin : Hein ?

Christophe : Je suis un mec sain mais j'ai pas le permis poids lourd. J'ai pas de permis.

Hommage à ceux qui sont partis

Jérôme Colin : Les Invalides.

Christophe : Très beau, hein.

Jérôme Colin : Magnifique.

Christophe : Alors c'est là que je joue...

Jérôme Colin : A la pétanque.



Christophe : Aux boules. Par contre, quand je me remets aux boules, j'arrive vers 15 h, ça me fait lever plus tôt parce que c'est un sport très complet, à par le bras gauche qui ne bouge pas beaucoup, comme au tennis, les droitiers. Voilà. Je vais vous montrer.

Jérôme Colin : Donc, pour jouer à la pétanque vous vous levez l'après-midi.

Christophe : Il y a un petit café.

Jérôme Colin : Vous venez jouer là.

Christophe : Cette partie-là. Jusqu'à 20 h. Après, on joue avec les phares. Quand je jouais aux boules au Bois de Boulogne, à la buvette, à l'hippodrome d'Auteuil, on jouait, il y avait Darry Cowl, c'était mon copain. J'aimais beaucoup Darry Cowl. Et Darry Cowl, quand il y avait la Fête à Neuneu, il m'emmenait au manège, il me disait je te paie un tour de manège. Vous voyez qui s'est Darry Cowl ?

Jérôme Colin : Oui ! Bien sûr.

Christophe : Moi je kiffais le manège, je disais : viens avec moi. Il me disait : non, moi je ne monte pas. Il avait peur. Il s'asseyait, il me regardait, il m'avait offert un tour de manège, il kiffait à me regarder. Il était fou, Darry Cowl, il est génial.

Jérôme Colin : Darry Cowl. Ça vous fait chier que les potes partent ? Lui, Bashung, et d'autres j'imagine. Est-ce que finalement ça ternit la vie ?

Christophe : Franchement, je repasse tout de suite, je saute l'obstacle pour me retrouver, essayer de me retrouver dans le positif parce que c'est des gens positifs... Je n'aimerais pas qu'on soit en charrette derrière eux à se plaindre. Non. Je pense que ce n'est pas un hommage à leur faire. Et à se faire.

Jérôme Colin : C'est sûr.

Christophe : Se défaire, c'est pas bon.

Collectionneur

Jérôme Colin : C'est vrai que vous avez un E.T. chez vous ?

Christophe : J'en ai 8.

Jérôme Colin : Vous avez 8 E.T. chez vous.

Christophe : Oui. 4 verts et 4 chairs.

Jérôme Colin : Qu'est-ce qu'il a ce personnage ? Encore même chose ou quoi ?

Christophe : Comment ?

Jérôme Colin : Encore la même chose ? Il est différent ?

Christophe : E.T. Non, ce que j'aime, il est comme ça, il est grand comme ça, une espèce de caoutchouc, très beau, des années 70, et c'est surtout ce que j'ai aujourd'hui. Le film, je le connais. Mais c'est pas pour le film que j'ai... j'aime bien E point, T. J'aime bien la forme, j'aime bien la matière, j'aime bien le créateur qui l'a fait. J'aime bien les posséder.

Jérôme Colin : Ces yeux. Vous savez qu'il a les yeux d'Albert Einstein, E.T.

Christophe : Oui. J'aurais dû en prendre un avec moi. Je l'aurais montré à la caméra. Je regrette, j'ai pas mon E.T. sur moi.

Jérôme Colin : E.T. C'est quoi vos films préférés ? Les cultes.

Christophe : « Paris Texas », « Hammett », « Badlands » de Terrence Malick, c'est dur comme ça. « Elephant Man ».

Jérôme Colin : Comme par hasard !



Christophe : Oui. « Elephant Man », encore un film de Lynch. « Sailor et Lula ». Tarantino, j'adore Tarantino.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Christophe : Tarantino c'est une de mes idoles de cinéma.

Jérôme Colin : C'est vrai ? Pourquoi ?

Christophe : Tarantino, Polanski, Lynch...

Jérôme Colin : Qu'est-ce qui vous plait chez Lynch ?

Christophe : Quand je vois son cinéma, j'ai l'impression que ça ressemble à ma façon de créer ma musique. C'est pas... Je ne parle pas d'« Elephant Man » où tout à coup c'est une histoire. « Une histoire vraie » il a fait aussi. Très bon. Vous connaissez ?

Jérôme Colin : Oh « Une histoire vraie » avec le monsieur qui va sur la tondeuse.

Christophe : Voilà, une œuvre d'art.

Jérôme Colin : Merveilleux.

L'arrivée

Christophe : Et qu'est-ce qui se passe ? On est arrivé ?

Jérôme Colin : C'est ici chez votre copain.

Christophe : Ah d'accord, oui, là on est chez...

Jérôme Colin : Comment il s'appelle ?

Christophe : Alain Passard.

Jérôme Colin : Alain Passard. On va lui demander si on peut aller dans les cuisines ?

Christophe : On va voir... c'est quelqu'un de délicieux mais qui a, comment, on va voir. C'est quelqu'un qui est cash.



